
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 22/2 (1995)

DOI: 10.11588/fr.1995.2.59387

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

daß die frühneuzeitliche Arbeits- und Aufgabenteilung in Gesellschaft und Familie durchaus nicht die Gleichwertigkeit der Frau tangierte, d. h. geschlechterspezifische Rollenzuweisung führte nicht automatisch zu einer Diskriminierung weiblicher Tätigkeiten und damit zu einer Minderwertigkeit weiblicher Existenz. Dies ist letztlich auch das Fazit dieses sehr übersichtlich konzipierten und spannend zu lesenden Werkes.

In den insgesamt zwölf Kapiteln werden Lebenszusammenhänge von Frauen aus verschiedenen Schichten vom Hochmittelalter bis ins späte 18. Jahrhundert aufgezeichnet. Inhaltlich im Vordergrund stehen dabei die Neubewertung der gesellschaftlich-ökonomischen Position der Hausmutter, der seit der Reformation erhöhte Stellenwert der Ehe inklusive der daraus folgenden moralischen Implikationen, die verschiedenen Erwerbsfelder von Frauen, Sexualmoral, Hexenprozesse und weiblicher Körper als Schicksal sowie der Einfluß von Aufklärung und Französischer Revolution auf die Lebensbedingungen der Frau.

Was der Rezensentin neben der Fülle der sehr sorgfältig aus den Quellen erarbeiteten Detailinformationen besonders erwähnenswert scheint, ist die eindeutige Klassifizierung der »Nur-Hausfrau-und-Mutter« als »quantité négligeable«. Entgegen dem auch heute noch existenten Mythos von der nur im engen häuslichen Umfeld wirkenden Frau in früherer Zeit war die Masse der weiblichen Bevölkerung immer auf Erwerbstätigkeit oder Zuarbeit zum Familieneinkommen angewiesen. Dies manifestierte sich nicht zuletzt durch Tätigkeiten im »hausväterlichen« Betrieb, die eindeutig wirtschaftlichen Maximen unterlagen.

Insgesamt gesehen war die gegenseitige ökonomische Dependenz auch innerhalb der Familie wesentlich stärker, das Bewußtsein einer notwendigen gegenseitigen Unterstützung ausgeprägt und die Ehe als *himmlisch Konkordantz* im utilitaristischen, d. h., letztlich auch wirtschaftlichen Sinne definiert.

Trotz dieser ökonomischen Gleichwertigkeit der Geschlechter waren die Frauen rechtlich benachteiligt. Auch Olympe de Gouges' Proklamation der Frauenrechte und die Französische Revolution sollten daran für lange Zeit nichts ändern.

Wunders auch für historisch nicht vorgebildete Leser und Leserinnen sehr verständlich formulierte und flüssig geschriebene Arbeit ist nicht nur eine wichtige Bestandsaufnahme existenter Quellen und Darstellungen zum Thema Frauen im deutschsprachigen Raum, sie ist vielmehr als Pflichtlektüre allen Sozialhistorikern und -historikerinnen sowie dem Lehrpersonal weiterbildender Schulen dringend zu empfehlen.

Christel HESS, Mannheim

Heinz DUCHHARDT, Richard A. JACKSON, David J. STURDY (Hg.), *Majestas*, 1, Köln/Weimar/Wien (Böhlau Verlag) 1993, 136 S.

»Majestas« est une nouvelle revue qui se donne pour objet l'étude du pouvoir monarchique, de ses formes, de ses rituels et des modes de sa réception, de sa légitimation ou de son rejet, de l'Antiquité au XX^e siècle. La revue est officiellement trilingue; dans le premier numéro, cependant, tous les articles sont en anglais avec des mélanges en allemand et des comptes rendus en anglais et en allemand. Ces deux dernières rubriques sont d'excellente qualité. Dans la partie »mélanges«, Heinz DUCHHARDT publie, d'après un manuscrit du séminaire épiscopal de Mayence, les instructions dressées au XVIII^e siècle pour les ecclésiastiques qui partaient au sacre de l'empereur dans l'église Saint-Barthélemy de Francfort; Zdeňka HLEDÍKOVÁ donne une bibliographie méthodique des travaux, principalement en tchèque, sur le royaume de Bohême. Les comptes rendus sont précis, d'une bonne longueur et comportent d'intéressants éléments de discussion, qui ont souvent valeur méthodologique. Tout cela fait bien augurer de l'avenir scientifique de »Majestas«.

Les articles, en revanche, laissent une impression plus mitigée: il s'agit, d'une part, d'une étude d'Elizabeth A. R. BROWN (»Kings like Semi-Gods: The Case of Louis X of France«) et,

d'autre part, de trois communications initialement présentées en 1991 au colloque de Philadelphie sur le régicide et suivies d'une intéressante discussion par J. H. M. SALMON («Nationalism and King-Killing: A Commentary on »Regicide in Early Modern Europe«). Michael WOLFE («Judging the King's Conscience: Royal Accountability and Regicide in Sixteenth-Century France») est le plus convaincant: il montre comment le régicide est le produit logique de l'exaltation de la conscience du roi. Lorsque celle-ci semble ne pas jouer le rôle qu'on en attend, le régicide vise à supprimer un écart, ressenti comme intolérable, entre réalité et idéal. A. Lloyd MOOTE («Profaning the sacred: Anticlericalism and Regicide in Protestant England and France») considère que la Réforme en Angleterre, en s'attaquant à la sacralité du sacerdoce, entraînait la désacralisation de la monarchie elle-même et préparait l'exécution de Charles I^{er}. L'hypothèse est passionnante mais on aimerait la voir un peu mieux assise, et la présentation traditionnelle donnée de la politique ecclésiastique des années 1630 (Laud et les évêques en étant les initiateurs et le roi leur apportant son soutien) est discutable (voir à présent Julian DAVIES, *The Caroline Captivity of the Church. Charles I and the Remoulding of Anglicanism*, Oxford 1992, que A. L. M. ne pouvait connaître).

On est là dans le cadre normal des discussions et des divergences de vues entre historiens. On en sort avec la contribution de Jenny WORMALD sur Buchanan («Resistance and Regicide in Sixteenth-Century Scotland: The Execution of Mary Queen of Scots»), dont on est au regret de dire qu'elle n'avait pas sa place dans une publication scientifique. J. W. n'explique-t-elle pas elle-même, avec un naïveté désarmante, qu'elle citera le »De Jure Regni apud Scotos« dans la traduction anglaise d'Arrowood, tout en reproduisant l'original latin en note, »because of doubts about the accuracy of some of Arrowood's translation, and even greater doubts about my own« (note 5, p. 71)? Autant dire qu'elle va commenter une traduction qu'elle suppose fautive mais qu'elle n'est pas capable de corriger elle-même, le lecteur latiniste étant supposé le faire à sa place. C'est ce qu'il est tenté de faire un peu plus loin (p. 82 et note 18), la traduction citée dans le texte sous le nom d'Arrowood étant manifestement fautive par rapport au latin. Vérifications faites, pourtant, on découvre avec ébahissement que J. W. a, d'une part, tronqué l'original en note au point de le rendre incompréhensible (outre les coupures signalées par des points de suspension, deux mots essentiels ont été oubliés purement et simplement) et, d'autre part, »corrigé« de son chef la traduction exacte d'Arrowood pour faire dire à Buchanan l'exact contraire de ce qu'il dit. Buchanan explique que, au cas où sa théorie du régicide viendrait à être mal appliquée dans la pratique, il n'en serait pas plus responsable »que ne doit retomber sur un médecin qui a décrit correctement les remèdes des maladies, la faute de celui qui les a administrés aux malades à contre-temps« (»quam medico qui remedia morborum commode descripsit eius culpa est praestanda, qui alieno tempore ea aegrotantibus dederit«). Sous la plume de J. W., le texte devient: »so no more blame would attach to me ... than to a physician who has diagnosed a disease inadequately«! J. W. est bien venue après cela à commenter que Buchanan est ici »incertain et peu convaincant« (p. 81) et qu'il est »troublé par son propre rôle« (p. 82)! L'article d'Elizabeth A. R. BROWN a indiscutablement plus de brio. Il n'en offre pas moins une illustration accablante du décalage, trop fréquent sur ce genre de sujets, entre la sophistication d'analyses empruntées à l'anthropologie (et transposées au nom de l'identité substantielle, beaucoup plus postulée que prouvée, de toutes les »sociétés traditionnelles«) et certaines ignorances étonnantes. E. B. nous explique doctement que le couronnement de Louis X »était prévu pour la fête de l'Annonciation de la Vierge, le 15 août, un jour que ses associations avec la puissance divine de procréation rendaient parfaitement adapté à la consécration d'un roi marié depuis peu« (p. 26-27). Malheureusement, le 15 août est la fête de l'Assomption: l'Annonciation est le 25 mars. Des énormités de ce genre seraient jugées disqualifiantes dans la copie d'un étudiant de première année. Les éditeurs de »Majestas« nous affirment que la qualité des articles sera toujours assurée puisque chacun sera revu par au moins deux lecteurs avant acceptation. Il ne faudrait pas, dans l'intérêt même d'une revue par ailleurs solidement et sérieusement conçue, que ces déclarations deviennent trop vite lettre morte.

Jean-Louis QUANTIN, Oxford